

Supplément au SOP n° 252, novembre 2000

LA VIE CONSACRÉE ET LA PRIÈRE POUR L'UNITÉ

Communication du père SYMÉON,
supérieur du monastère Saint-Silouane
à Saint-Mars-de-Locquenay (Sarthe),
présentée à la 29ème rencontre œcuménique
internationale de religieux et de religieuses

(Aliartos, Grèce, 27 août – 3 septembre 2000)

Document 252.A

LA VIE CONSACRÉE ET LA PRIÈRE POUR L'UNITÉ

Le thème qui nous réunit est la vie consacrée et la prière pour l'unité. J'ai fait un petit schéma de ce que je me propose de vous dire et je l'ai montré il y a quelques jours à l'un de mes chers amis grecs. « Tu vas parler de ça en trois quarts d'heure ? », m'a-t-il demandé. J'ai dit : « Oui ». « Mais il faut une semaine pour parler sur un tel thème ! » J'ai ajouté alors : « Non, pas une semaine, à mon avis, une vie tout entière ». Et je le crois.

Si vous le voulez, parlons de la vie consacrée et plus particulièrement de la manière dont elle est vécue dans l'orthodoxie. En effet, nous n'avons pas une diversité d'ordres et de congrégations comme dans l'Église latine. Pour nous, « vie consacrée » signifie « monachisme ». Dans l'Église orthodoxe, depuis les Pères du 4ème siècle, jusqu'à aujourd'hui, il y a eu une continuité dans cette quête de Dieu à travers l'état monastique.

La tonsure baptismale et la tonsure monastique

Il est important de souligner que le monachisme est très présent dans la vie orthodoxe. Les fidèles ne se sentent pas coupés du monachisme, particulièrement dans les pays traditionnellement orthodoxes. En Grèce, en Russie, en Roumanie, en Serbie, il est tout à fait habituel de voir les fidèles se rendre dans les monastères régulièrement, avoir des échanges dans la prière et dans la fraternité avec les moines et les moniales, et, d'une certaine façon, se considérer ainsi comme étant membres de la famille monastique.

Lorsque nous baptisons un enfant ou un adulte dans l'Église orthodoxe, il y a un rite qui est tout à fait significatif de ce que je viens de dire au sujet du lien entre le monachisme et la vie des fidèles. En effet, le nouveau baptisé est tonsuré. On lui coupe des mèches de cheveux – quand il en a – et cette tonsure signifie que le baptisé, dès son baptême, par son baptême, est consacré à Dieu. Le même rite se pratique lorsque le moine accède au premier échelon de la vie monastique, qui est le rassophorat. Il en est de même lorsqu'il prononce ses vœux : le père spirituel fait exactement la même tonsure en forme de croix pour signifier le don du moine à Dieu, dans la continuité de la consécration baptismale; ceci est intéressant, je crois.

Les formes de la vie monastique

Tous les moines vivent dans le même esprit, selon les règles de saint Basile et la tradition qui nous a été rapportée par nos pères. Mais le monachisme s'est développé suivant trois grands axes qui déterminent chacun une forme de vie particulière. Tout d'abord, le cénobitisme. C'est la forme la plus répandue. Les moines se retrouvent ensemble autour d'un père spirituel pour chercher Dieu dans la louange, dans l'intercession et dans l'exercice ascétique.

L'autre forme de vie monastique, c'est l'érémisme : certains moines, après avoir expérimenté le cénobitisme, se retirent dans une solitude plus intense, voire absolue. Il est important de noter qu'on ne peut pas être ermite dès le commencement de la vie monastique, sauf, vraiment, cas d'exception. Il faut d'abord expérimenter le *cœnobium*, se frotter à la communauté, à ses éléments, pour avoir déjà une certaine densité spirituelle ; et c'est seulement ensuite que l'on peut, avec la bénédiction du père spirituel, devenir ermite.

Enfin, le semi-érémisme, catégorie intermédiaire, qui se pratique dans les *skits*. Ce sont de petites communautés de quelques moines, quelques moniales, qui vivent un peu comme des ermites, mais ont des moments dans la journée ou dans la semaine où ils se retrouvent ensemble, soit pour la sainte liturgie, soit pour quelques offices. C'est un rythme plus souple et plus individuel...

Un désir violent de Dieu

Quel est le but de la vie monastique ? Quand je dis vie « monastique », je n'exclus pas les religieux et les religieuses des différentes congrégations existant dans l'Église latine ou anglicane ; j'emploierai le terme « moine » pour simplifier. Le but de la vie monastique, c'est la quête de Dieu, une quête intense. Il doit y avoir dans le cœur du moine un désir violent de Dieu, il faut qu'il cherche Dieu de toutes ses forces, qu'il arrive à cette rencontre et à une relation privilégiée. Le moine va mettre tout en œuvre pour atteindre ce but.

Quand et comment y parvient-il ? Pour chaque moine il s'agit d'un cheminement personnel, et j'attache beaucoup d'importance à ce que chacun des membres de la communauté puisse trouver ce chemin personnel. Nous ne sommes pas dans un moule dans lequel il faut faire entrer le novice au début et puis l'en sortir quand il est devenu un parfait moine, tous étant identiques, dans le résultat et dans la forme. Non, il y a autant de moines que de personnes et ceci est une richesse pour toute communauté.

Cette quête de Dieu doit amener progressivement dans le cœur du moine une grande paix, je dirais même que c'est la vérification de la justesse de son choix. Lorsque nous avons la paix dans le cœur à travers notre cheminement monastique, nous pouvons nous dire que Dieu est à l'œuvre et que nous essayons de poursuivre cette œuvre avec lui dans une *synergia*, une action commune, une « collaboration » avec lui, en réponse à son appel. Ainsi le moine devient participant à la création, comme, d'ailleurs, chacun des baptisés.

Il est très important pour le moine de développer une relation toute particulière avec la personne du Christ, parce que le Christ s'est incarné. Nous avons les Évangiles, les épîtres, qui sont des commentaires de cette incarnation, et ainsi nous connaissons, particulièrement, la personne du Christ. Au travers de l'Évangile, nous pouvons communier avec le *Logos*, nous pouvons être en harmonie, à la mesure de nos forces, et aussi de nos faiblesses, avec le *Logos*, avec le Christ. Ceci est fondamental, le Christ s'est incarné pour que nous connaissions Dieu et nous devons poursuivre cette quête de connaissance, particulièrement dans le monachisme.

Au travers de notre propre faiblesse

Je voudrais souligner que nous avons à poursuivre cette quête de Dieu au travers de notre propre faiblesse. Cela peut paraître quelque peu surprenant, n'y voyez pas une attitude malsaine et masochiste, dont la démarche monastique n'a que faire. Quand je dis découverte de sa propre faiblesse, cela signifie que progressivement le Seigneur lui-même, nous laissant découvrir son amour et sa miséricorde, va nous permettre de nous regarder à l'intérieur de nous-mêmes et de constater progressivement combien nous sommes faibles et petits.

Mais au demeurant, ce constat ne doit pas nous laisser dans l'accablement, dans le désespoir, et encore moins dans la révolte; ces voies sont des voies sans issue. Le constat de notre faiblesse, à cause du grand amour de Dieu, doit nous réjouir, car tant que nous n'avons pas découvert cette faiblesse, il est impossible que nous avançons sur ce terrain de la quête de Dieu. Nous devons être vrais devant Dieu, dans la vérité de nous-mêmes, tant que cette vérité n'est pas établie, la possibilité d'avancer sur le chemin de Dieu reste faible et limitée.

J'ai dit récemment encore aux frères et aux sœurs du monastère que nous étions des handicapés, et comme ils étaient surpris, j'ai ajouté : « Regardez-vous, regardez-moi, nous sommes des handicapés, mais ne vous inquiétez pas, relisez les Pères, ils parlent du monastère comme d'un hôpital où l'on vient se faire guérir, se faire soigner, panser ses blessures. » Qui guérit ? Qui soigne ? Qui panser les blessures ? Le père spirituel ? Non, c'est le Christ, qui, par le baume de sa miséricorde vient apaiser toutes ces blessures et nous reconforter. Voilà pourquoi il est nécessaire de connaître sa propre faiblesse.

Saint Isaac le Syrien a dit cette phrase qui peut paraître invraisemblable : « Celui qui connaît son péché est plus grand que celui qui ressuscite les morts ». Voilà notre démarche. Vous allez comprendre quel est le lien avec la prière pour l'unité et la quête de l'unité. En effet, dans ce mouvement de rencontre et de recherche d'unité entre nos diverses confessions chrétiennes, si nous ne sommes pas capables de découvrir nos faiblesses, nos pauvretés historiques, dogmatiques, ecclésiologiques, spirituelles, nous ne pourrions pas nous rencontrer. Il faut absolument passer par cette étape.

Avancer sans découragement vers la joie de Dieu

Après avoir découvert notre propre faiblesse, nous autres moines, nous allons trouver des moyens d'avancer sans découragement vers la joie de Dieu. Tout d'abord, nous avons à notre disposition la prière, qui est une affaire sérieuse, qui est relation, acte de relation avec Dieu. Il ne s'agit pas de répéter machinalement des prières ou des offices préétablis. Si nous rabâchons des prières, nous ne sommes pas des moines mais des perroquets, au mieux.

Et Dieu, lorsqu'il entend ce rabâchage, se met les mains sur les oreilles et dit : « Ça recommence encore, encore !.. », car ça ne l'intéresse pas. Ce qui intéresse Dieu, c'est le jaillissement depuis notre cœur, en passant bien sûr par notre intellect. Jaillissement vers le Seigneur dans un cri, soit de joie, d'admiration et de louange, soit d'intercession pour soi-même et pour le monde entier.

À la vie de prière, le moine joint la vie ascétique par le jeûne, la veille et quelque chose qui est toujours oublié, surtout par les jeunes novices : la vie fraternelle. C'est le terrain le plus propice à la vie ascétique, parce que nous arrivons tous avec un passé, avec notre caractère, avec notre manière de nous exprimer, notre sensibilité, et mon frère et ma sœur n'ont pas la même histoire, la même sensibilité, la même manière de se comporter. Ils sont, dit un Père, comme des cailloux tranchants qui blessent lorsqu'on s'approche d'eux.

Mais regardez, au bout de quelques années, dit ce Père, lorsque ces cailloux ont été retournés et retournés par les vagues de l'eau dans la mer, sous-entendu dans l'expérience de la vie communautaire, ils deviennent, comme des galets, très lisses. Tel est le fruit de la vie communautaire, le fruit de cette forme ascétique qui est indispensable. Si le novice ou le moine fuit cette ascèse, il n'a rien compris à la vie cénobitique et il perd son temps.

Extirper l'orgueil

Nous devons, au travers de cette ascèse, de cette prière, dans ce mouvement de thérapie, changer notre cœur. Nous considérons souvent saint Jean-Baptiste comme un modèle d'humilité, et c'est lui qui nous sert de référence, particulièrement aux moines, mais aussi à tous les fidèles. Le moine comprend, par expérience, qu'il y a au fond de lui des racines d'orgueil extrêmement profondes et très difficiles à arracher. La seule thérapie, c'est l'acquisition de l'humilité.

Comment faire cette acquisition ? C'est presque impossible, mais nous avons tout de même à notre disposition l'exemple de la grande humilité du Christ, et c'est là que nous devons aller puiser. Mais si dès le début on se dit : « Je vais être humble », il y a là une ambiguïté dans le langage et dans la pensée, et on est en train de glisser dans le gouffre de l'orgueil. Il ne faut pas se dire : « Je vais être humble », car dès qu'on commence par *ego* (je), c'est la catastrophe. Il faut dire : « Seigneur, donne-moi en partage un peu de ta grande humilité, permets-moi d'aller chercher dans ce trésor qu'est ta grande humilité ». Alors, dans la prière et dans les larmes, progressivement, le moine va extirper, par la grâce de Dieu, tout cet orgueil qui est en lui.

Le signe du liseron

J'ai observé un petit phénomène dans ma propre cellule monastique, qui pour moi fut significatif. C'est une cellule tout à fait classique, avec des murs très épais en pierre. Un jour, je me suis aperçu qu'à la base de deux murs il y avait une mauvaise plante, qu'on appelle en France le liseron, qui poussait dans ma cellule. Alors, comme ce n'était pas sa place, je l'ai arrachée et je l'ai jetée. Et trois ou quatre jours après – je ne fais pas le ménage tous les jours –, je vois de nouveau le liseron apparaître. Je l'ai arraché de nouveau, je l'ai jeté, puis j'ai oublié.

Un beau jour, je me suis aperçu que le liseron était en train d'entourer les pieds de mon siège et de ma table, alors je l'ai arraché de nouveau, je me suis un peu énervé... Et c'est ainsi depuis deux ou trois ans, je n'arrive toujours pas à extirper mon liseron.

J'ai dit aux frères et aux sœurs : « Voilà, ça, c'est pour me rappeler tous les jours que je suis orgueilleux et que l'orgueil ne se retire pas si facilement du cœur, il faut y passer du temps et du temps, et être patient ». C'est un signe que Dieu m'a donné, au cas où j'aurais oublié que j'étais orgueilleux, cela peut arriver, surtout aux higoumènes! Donc, ce qui est important, c'est le changement du cœur, et particulièrement l'acquisition de l'humilité.

Mais la quête de Dieu se fait aussi au travers de ses propres richesses. Là, il faut être très précis, il ne s'agit pas d'observer toute la beauté de notre âme, ce serait aussi véritablement dangereux car nous n'avons pas, en tant que moines, à chercher quelles sont nos qualités. Si nous en avons – et nous en avons, bien évidemment, puisque nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu – et si par accident, nous les découvrons, il faut très vite rendre grâce à Dieu, c'est-à-dire retourner vers Dieu toutes ces grâces.

Une expérience transmise par la vie

Lorsque je parle de cette quête de Dieu à travers nos propres richesses, je pense à la transmission à l'autre de la vie en Dieu. C'est une des caractéristiques du monachisme. Cette transmission est un peu parallèle à la transmission apostolique : les apôtres ont choisi des évêques, auxquels ont succédé d'autres évêques, et ainsi de suite, attestant ainsi, de génération en génération, la foi apostolique. C'est la transmission apostolique, hiérarchique, dans l'Église.

Dans le monachisme, on rencontre plutôt une transmission à caractère prophétique. Depuis les Pères jusqu'à aujourd'hui, les moines transmettent leur expérience soit par la parole, soit tout simplement par la vie. Et il est souvent meilleur de transmettre par la vie que par la parole. Ce qui n'empêche pas la parole d'être nécessaire à certains moments ; vous connaissez cette phrase qu'on lit chez les Pères : « *Abba*, donne-moi une parole ».

C'est ainsi que se transmet l'expérience spirituelle de l'un à l'autre. J'ai moi-même reçu de père Sophrony, qui était le fondateur du monastère Saint-Jean-Baptiste, en Angleterre, et qui était le fils spirituel de saint Silouane. Je suis en quelque sorte le petit-fils de saint Silouane, si l'on peut parler ainsi. J'ai reçu quelques paroles, dans la tradition classique de cette transmission monastique. Entre autres, le père Sophrony m'a dit une phrase que j'aime à répéter parce qu'elle est un peu la clé de la fondation de notre monastère et de sa continuité.

Cette fondation était pour moi une véritable aventure, je ne suis pas un aventurier, je n'ai fait du stop dans ma vie qu'une fois, c'est vous dire combien je suis peureux. J'ai demandé à père Sophrony, pour la dernière fois avant de me lancer : « Père Sophrony, est-ce que vous croyez vraiment que je dois fonder ce monastère ? » Il m'a regardé avec des yeux très pétillants, perçants, très présents et il m'a dit : « C'est impossible à faire, mais fais-le. » Voilà la parole que j'ai reçue. Et quand il a ajouté : « Cela ne se fait que dans les larmes et dans le sang », le programme était mis en place. Donc, nos propres richesses, nous les transmettons au travers de ce que nous appelons la paternité spirituelle, l'engendrement spirituel.

**Dans notre soif de communion,
être engendrés par une parole**

Il est fréquent de voir que les chrétiens souhaitent communier ensemble au calice, au corps et au sang du Christ, le plus vite possible. Cette demande est légitime. Mais, je pense que nous sommes un peu impatients et obsédés par cette question, pardonnez-moi de le dire. Il y a d'autres lieux préalables, et qui ont tout leur sens, d'autres lieux d'unité, et entre autres, cette paternité spirituelle. Je pense que nous pouvons recevoir une parole qui vienne d'un orthodoxe, d'un protestant, d'un catholique ou d'un anglican. Nous pouvons recevoir cette parole, et être engendrés spirituellement par elle. Elle sera alors aussi parole d'unité. Ne négligeons pas cela.

Dans mon propre monastère, pardonnez-moi de citer celui-là, mais c'est celui que je connais le mieux, nous recevons la visite de frères et de sœurs catholiques et protestants, de religieux et religieuses aussi. Il viennent parler, demander un conseil spirituel, recevoir une parole. Il leur arrive aussi d'en donner. Car dans ces échanges, le père spirituel est amené non seulement à donner une parole, mais aussi, et on le sait moins, à en recevoir. Il y a donc là un échange fructueux, constructif, en tension constante vers Dieu et qui à sa place dans la quête d'unité.

**« Que tous soient un »,
une phrase terrible**

Maintenant, passons à la deuxième partie, la prière pour l'unité. Il s'agit avant tout, vous le savez, de la prière du Christ, cette longue et extraordinaire prière qui est comme un testament du Seigneur, que nous appelons habituellement la prière sacerdotale. Le Seigneur dit : « Que tous soient un, comme toi et moi, Père, nous sommes un » (Jean 17,21). Ce n'est pas une phrase anodine, que le Christ a jetée comme ça. Il n'y a aucune phrase anodine de la part du Christ, et là particulièrement, il s'agit d'un testament, d'un enseignement qui doit rester dans notre mémoire, une mémoire pas simplement historique, mais une mémoire dynamique, spirituelle.

Cette phrase, nous l'avons lue, nous l'avons entendue souvent. La faisons-nous nôtre ? Est-elle devenue réellement pour nous un testament que nous avons à exécuter, à mener à accomplissement ? La faisons-nous nôtre ou bien passons-nous dessus gentiment, comme nous savons le faire, en disant : « C'est beau, le Christ s'est bien exprimé. Oui, c'est vrai, il faut chercher l'unité », et puis nous nous rendormons, nous nous replaçons dans le ronronnement ecclésial qui nous est si familier.

Cette phrase est terrible, et nous devons l'entendre comme telle. Elle porte à conséquence, et nous sommes responsables : quelle est la réponse à donner au Christ, à ce souhait que tous soient un ?

Bien évidemment, au départ, le Christ s'adresse à ses apôtres; à la fin du chapitre 16, il leur dit : « Vous serez dans les tribulations, vous serez dans les séparations ». Cela est annoncé par le Christ lui-même. Où sommes-nous, sinon dans les tribulations et dans les séparations ? Cette phrase qui s'adressait aux apôtres s'adresse aussi à nous qui sommes dans la continuité de la vie de l'Église et plus particulièrement de la vie monastique. « Que tous soient un ». Le mot *monos* en grec, qui est le support des mots « moine » et « monastique », veut dire aussi être *unifié*.

Où en sommes-nous dans cette quête d'unification, dans ce désir d'unité dans la diversité ? On se demande parfois s'il y a une véritable volonté d'unité et si certains de nos hiérarques ne se complaisent pas dans des mondanités ecclésiastiques qui ne mènent pas très loin. Alors, on est en droit de se dire que l'œcuménisme s'affaiblit. Mais quand j'entendais hier nos frères catholiques et protestants échanger sur le résultat qu'ils ont obtenu après plus de trente ans de dialogue, de quête, de souffrance, de larmes, de désespoir, mais aussi d'espérance, je me suis convaincu de la nécessité de poursuivre cette œuvre avec foi.

Il faut du temps et de la patience

Il faut du temps et de la patience, « Nous sommes au début du christianisme, dit le père Alexandre Men, le christianisme ne fait que commencer ». Que veut-il dire par là ? Que les deux mille ans qui ont précédé ne sont rien ? Non, ce n'est pas son propos, mais simplement que nous avons à actualiser aujourd'hui, demain, encore et toujours ce christianisme en nous et avec les autres.

Cela doit recommencer tous les jours, de la même manière que le moine tous les matins doit se dire : « Seigneur, je suis un novice, je n'ai rien fait jusqu'à présent, donne-moi de commencer ma vie monastique. » C'est le même mouvement.

Je pense que nous autres, moines, religieuses, religieux, nous avons un rôle extrêmement important à jouer au travers de la prière, en faisant nôtre cette prière du Christ, en lui demandant sa grâce pour avancer. Nous avons, moines, religieuses, religieux, un rôle particulier, privilégié, essentiel aujourd'hui.

J'ai beaucoup aimé que le pape Jean-Paul II, dans l'un de ses derniers écrits, plus précisément dans *Orientale lumen*, me semble-t-il, fasse allusion au monachisme, comme terrain de rencontre. Il ne dit pas : le monachisme catholique, il parle du monachisme en général, et même il invite, si je me souviens bien, à connaître le monachisme oriental, ou plutôt orthodoxe (en effet, dire « oriental », c'est situer tout en Orient, alors qu'on trouve un monachisme de type oriental hors de l'Orient, en France, par exemple, où nous ne sommes pas des Orientaux, au sens strict du mot). Je crois que le Saint-Père a raison et je suis heureux de me trouver dans cette rencontre à caractère monastique.

Je pense que nous devons travailler sur ce terrain, mais pas seulement intellectuellement. Un colloque comme celui-ci est indispensable pour ouvrir tant les esprits que les cœurs, et il faut bien qu'à certains moments la parole exprime ce que nous cherchons. L'essentiel est de vivre notre rencontre dans l'expérience, d'avoir un échange fraternel, qui peut passer par l'intellect, mais qui doit aboutir au cœur. C'est là que se situe la véritable unité, il n'y a pas d'autre lieu, c'est dans notre cœur que l'Esprit Saint vient se déposer, or comment pourrions-nous être humbles sans le Saint-Esprit ? C'est lui qui anime ce mouvement d'unité.

Le modèle trinitaire

Je souhaiterais évoquer ici, très rapidement, le modèle trinitaire, que nous trouvons dans les différents commentaires des Pères. Je voudrais attirer votre

attention, peut-être parce que j'y suis plus sensible moi-même, sur une icône que vous connaissez tous, qui a été peinte par saint André Roublev, l'icône de la Sainte Trinité. C'est certainement un sommet de l'expression iconographique et théologique.

Lorsque j'ai vu cette icône pour la première fois, il y a voici trois ans, j'ai été comme terrassé. Elle se trouve depuis des années dans un musée, la galerie Trétiakov, à Moscou. Mais quelque chose a changé, et c'est fort intéressant. J'étais allé en Russie il y a quinze ans, et lorsqu'on visitait des musées où étaient exposées des icônes, on devait passer, regarder, surtout ne pas faire le signe de la croix, encore moins les embrasser, surtout ne pas s'attarder ni faire de commentaires spirituels. On nous chassait très vite des salles où il y avait les icônes.

Quand je suis arrivé il y a trois ans dans cette galerie où ne sont exposées que des icônes, entre autres la Sainte Mère de Dieu de Vladimir, à peine étais-je arrivé, en tenue de moine, qu'une gardienne est venue vers moi et m'a dit : « Vous savez, vous pouvez prier devant les icônes, faire des métanies, les vénérer et rester le temps que vous voulez. » Alors, avec mes deux guides, qui étaient orthodoxes, on ne s'est pas gênés, on a fait des métanies, des grandes, des petites, on a embrassé les icônes et, devant celle de la Sainte Trinité, nous sommes restés un bon moment. Il était impossible de partir tant l'expression de cette icône nous retenait. Elle exprime une telle beauté, reflet de la beauté éternelle de la Sainte Trinité, que l'on ne pouvait pas s'en détacher.

Je ne vais pas vous rappeler comment cette icône est née à partir de l'Ancien Testament, comment les Pères ont interprété la visite des anges à Abraham, par le pluriel et le singulier qui sont exprimés dans la Bible, et qui est donc comme un préambule à la réflexion trinitaire. Voilà ces trois personnages qui sont à la fois identiques et à la fois différents, qui sont dans l'unité totale, et dans un élan d'amour qui transparait dans l'icône. Si nous nous contentons de prier, de vénérer cette icône, nous avons là, devant nous, un mystère, dans lequel nous pouvons pénétrer doucement, avec la grâce de Dieu, et qui peut nous aider jusqu'à la fin de notre vie.

L'amour de Dieu et l'amour de l'autre

L'unique nécessaire dans ce mouvement de prière, dans cette quête du moine, c'est l'amour de Dieu et l'amour de l'autre : amour de Dieu, cela va de soi, puisque le moine est en quête de Dieu; amour de l'autre, car c'est une conséquence de cette relation avec Dieu. Saint Jean nous dit : « Celui qui dit 'J'aime Dieu' et n'aime pas son frère est un menteur ». C'est catégorique.

Alors, comment vivre cet amour de Dieu et cet amour de l'autre ? Nous tous qui sommes ici, nous devons chercher à nous rencontrer car il n'y a pas d'amour sans connaissance. Si je ne vous connais pas, je ne peux pas vous aimer, ou si je dis que je vous aime, ce n'est pas très difficile, puisque je ne vous connais pas. Par contre, si je sais quels travers vous avez et combien vous êtes compliqués, nous allons nous rencontrer sur un terrain d'amour tout à fait intéressant, de façon constructive, et si je ne vois pas non plus votre beauté spirituelle, comment vais-je vous aimer ?

Cela n'exclut pas d'aimer le monde entier. Le Seigneur nous a dit une phrase complémentaire à celle que j'ai citée – « Que tous soient un » –, une phrase que nous connaissons tous : « Aimez-vous les uns les autres ». Cette phrase aussi, nous

l'avons entendue toute notre jeunesse, au catéchisme, à l'église, commentée par les prêtres, nous l'avons lue dans l'Évangile, mais j'ai l'impression que nous glissons là-dessus : « Oui, on sait bien qu'il faut s'aimer les uns les autres... ». C'est d'une telle banalité, et pourtant c'est la vie même qui nous est donnée à travers ce conseil du Christ.

« Aimez-vous les uns les autres ». Soyons attentifs aux mots : aimez-vous les *uns*, c'est-à-dire ceux qui sont dans l'unité, qui ont une certaine amitié humaine, spirituelle; cela n'est pas trop difficile. Mais la deuxième partie est beaucoup plus importante : *aimez-vous les uns les autres*, or l'autre m'est différent, il n'a pas le même sexe que moi, il vit une histoire différente, il s'exprime différemment, il a pris un autre chemin. Parfois même, l'autre peut devenir mon ennemi. Souvent nous pensons que les ennemis sont loin, munis de fusils et de canons. Non, l'ennemi est tout près de moi, et parfois c'est justement moi-même qui le pousse à devenir mon ennemi par ma propre attitude de rejet, de mépris, de jugement, de condamnation en somme.

Et le Seigneur nous dit : « Aimez vos ennemis ». Alors, que faisons-nous ? Non pas que nous soyons ici ennemis les uns des autres. Dans cette assemblée, pour le moment, je n'ai aucun ennemi ! Cela pourrait arriver ! Nous connaissons dans l'histoire de l'Église toutes ces bagarres où des ennemis se sont anathématisés, battus ou tués. Alors, il faut revenir à cette phrase : « Aimons-nous les uns les autres ». C'est un exercice, ce n'est pas une belle pensée, c'est une expérience, il faut donc apprendre à nous rencontrer, à provoquer les rencontres.

Apprendre à prier ensemble

Dans notre monastère, j'aime que des membres d'autres communautés viennent. Moi-même, quand je le peux, je rends visite à d'autres moines. Nous avons des relations fraternelles avec des bénédictins, des cisterciens, des carmélites, avec les sœurs de Grandchamp, qui sont protestantes, avec les frères de Taizé. Il faut que nous créions des liens, mais de vrais liens, pas « Bonjour, mon père, comme c'est beau, votre monastère. » Tout cela est gentil, nécessaire, même, mais il faut aller plus loin, il faut s'accueillir, ouvrir son cœur, il faut savoir pleurer ensemble sur notre séparation, prier ensemble, faire tout ce qui est possible. Alors seulement nous accomplirons ce commandement du Christ : « Aimez-vous les uns les autres ».

Dans nos ecténies, ces longues prières d'intentions insérées dans les matines, les vêpres et la divine liturgie, nous autres orthodoxes, nous disons deux ou trois fois par jour, à la troisième intention : « Prions pour l'union de tous ». Je m'adresse aux orthodoxes : nous le disons trois fois par jour, mais est-ce que nous pensons à ce que nous disons ? Est-ce que nous vivons ce que nous pensons ? Ou est-ce, une fois de plus, une prière répétée gentiment, pieusement, mais sans impact ? Je pose la question.

Dieu nous donnera la grâce, le moment, la forme, que nous ne connaissons pas

Pour terminer, je nous interroge : qui va permettre l'unité ? C'est Dieu. C'est Dieu qui nous donnera la grâce, le moment, la forme, que nous ne connaissons pas, de cette unité. Donc, soyons confiants, soyons remplis d'espérance, puisque notre Dieu souhaite cette unité et que le Christ a dit : « Que tous soient un ». Mais levons les barrages qui empêchent la réalisation de cette proposition du Christ.

L'unité se fera, j'en suis convaincu, dans ce mouvement qui touche les moines, mais aussi tous les chrétiens, cette quête de Dieu par la prière, l'ascèse, le don de soi, le changement du cœur. Or, qu'est-ce que tout cela ? Ne serait-ce pas le chemin de la sainteté, au sens où saint Paul nous en parle ? Et je vais vous dire ma conviction personnelle : ce n'est pas seulement la recherche des théologiens qui nous mènera à l'unité ; ce sont ceux d'entre nous qui tendent vers la sainteté, c'est-à-dire ceux qui vivent cette quête plénière de Dieu, qui font tout ce qu'ils peuvent, dans la prière, dans les larmes et dans le sang pour avancer vers le Seigneur.

Je reprendrai une image que nous devons à saint Dorothee de Gaza, un moine du 6ème siècle. C'est une image tout à fait explicite. Saint Dorothee évoque une roue munie d'un moyeu vers lequel convergent des rayons. Ainsi, Dieu est au centre et chacun d'entre nous, qui que nous soyons, sommes sur un rayon à un niveau différent, peut-être à l'extrémité, peut-être plus près du centre, mais notre tâche, sur la voie de la sainteté, c'est de nous en rapprocher, progressivement. Et qu'observons-nous ? Plus nous nous approchons du centre, les uns et les autres, et plus nous nous rapprochons entre nous, le cercle se rétrécit, et nous tendons tous vers le centre pour bénéficier de la plénitude de Dieu. Voilà pourquoi je dis que ce sont les saints qui feront l'unité car l'unité est au centre, pas ailleurs.

C'est la sainteté qui créera l'unité

Je ne peux que vous encourager, tous, à devenir des saints. Mais cela fait peur. D'abord parce qu'on voit des icônes, des statues avec des nimbes dorés, de personnages qui ont eu des vies extraordinaires, on se dit : « C'est très beau, mais ce n'est pas pour moi, je ne peux pas ». Quelle erreur ! Relisons la vie des saints ! Si je reprends la vie de saint Silouane, a-t-il été parfait sur cette terre, de sa naissance jusqu'à sa mort ? Si vous ne l'avez pas lue, lisez-la, vous verrez toutes les erreurs, et non des moindres, qu'il a faites dans sa jeunesse. Dans le monachisme même, il a été touché par l'orgueil et il lui a fallu plus de quinze ans, quinze années terribles, pour l'extirper de son cœur. Et puis, s'il y a des saints qui sont des phares, des lumières pour chacun de nous, la sainteté est beaucoup plus vaste, il y a de nombreux saints auprès de Dieu qui ne sont pas connus de nous, que nous connaissons, je l'espère, quand nous arriverons devant les portes de l'éternité. La sainteté, c'est pour nous, et c'est la sainteté qui créera l'unité. C'est par cette voie-là que nous arriverons à l'unité. Quand ? C'est Dieu qui le sait.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction : Nathalie et Jean TCHÉKAN

SOP mensuel

SOP + Suppléments

Réalisation : Serge TCHÉKAN

France
Autres pays

215 F
240 F

430 F
550 F

Commission paritaire : 56935
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
